

ROBERT FRANCIS

LE GARDIEN  
D'ÉPAVES

ROMAN

*nrf*

QUATRIÈME ÉDITION

GALLIMARD







LE GARDIEN  
D'ÉPAVES

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DE LA N.R.F.

---

*Voici les titres des premiers volumes dont la suite constitue*

L'HISTOIRE D'UNE FAMILLE  
SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

LA GRANGE AUX TROIS BELLES (1 vol.) (1932).  
LES MARIÉS DE PARIS (1 vol.) (1935).  
LA MAISON DE VERRE (1 vol.) (1934).  
LE BATEAU-REFUGE (1 vol.) (1934).  
LE GARDIEN D'ÉPAVES (1937).

---

*Chacun de ces romans peut être lu sans le secours des autres ouvrages de la série.*

HORS SÉRIE

UNE VIE D'ENFANT (1 vol.) (1936).

*A paraître :*

UN AN DE VACANCES (roman).

ROBERT FRANCIS

*HISTOIRE D'UNE FAMILLE SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE*

LE GARDIEN  
D'ÉPAVES

*nrf*

*QUATRIÈME ÉDITION*

GALLIMARD  
Paris — 43, Rue de Beaune

*L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à cinquante-huit exemplaires et comprend : vingt-trois exemplaires sur vélin pur fil Lafuma Navarre dont quinze exemplaires numérotés de 1 à 15 et huit exemplaires hors commerce marqués de a à h; trente-cinq exemplaires sur Alfa Lafuma Navarre dont vingt-cinq exemplaires numérotés de 16 à 40 et dix exemplaires hors commerce numérotés de 41 à 50.*

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

*Copyright by Librairie Gallimard, 1937.*

A MADAME ALPHONSE DAUDET  
*en respectueux et admiratif hommage*

*Après avoir vu clairement que le travail des livres et la recherche de l'expression nous conduit tous au paradoxe, j'ai résolu de ne sacrifier jamais qu'à la conviction et à la vérité, afin que cet élément de sincérité complète et profonde domine dans mes livres et leur donne ce caractère sacré que manifeste la présence divine du vrai, ce caractère qui fait venir des larmes sur le bord de nos yeux lorsqu'un enfant nous atteste ce qu'il a vu.*

ALFRED DE VIGNY (Journal d'un poète).



## CHAPITRE PREMIER

### PATRICK CONSULTE LES CARTES

Naturellement, toute cette histoire commence le jour des Morts. Il ne pourrait guère en être autrement puisque les morts en sont les principaux acteurs. D'ailleurs, en ce temps-là, ils tenaient encore leurs places dans les villes et dans les villages de France, ils comptaient encore parmi nous, un peu comme des soldats en permission exceptionnelle dont la ration profite à toute la compagnie. Il n'était pas rare d'en croiser sur les routes ou couchés en pleins champs — ceux qui revenaient d'Allemagne et s'attardaient en chemin pour se reposer et se donner du bon temps — ou déjà recensés, poinçonnés, étalonés, assis sagement aux places numérotées des rames de métro. Seulement, on parlait bas et on se tenait droit devant eux parce qu'on savait que, même les aveugles avaient la vue plus perçante et les sourds, l'oreille plus fine que les autres.

Ce jour-là, vers quatre heures de l'après-midi, mon oncle Patrick marche devant moi dans ce chemin d'herbe et de boue qui enjambe la colline de Combloux jusqu'au cimetière neuf, tout blanc, et calme, et aussi frais qu'un jardin. Comme autrefois, un peu plus voûté seulement, il porte cette jaquette grise, sombre, où les années ont creusé des ombres familières. Son corps maigre flotte encore dans ce vêtement trop large, comme une carcasse de laiton dans une robe de poupée. Ses cheveux, plus rares qu'autrefois, mais toujours hirsutes, toujours en broussaille, ont à peine blanchi. Sur ce crâne de veuf, je pense

qu'ils ressemblent à une mousse légère sur un tombeau abandonné : plus personne pour les mettre en ordre, plus personne pour les caresser.

— Je sens que tu me regardes... Si, je le sens.

— Mais non, mon oncle. Je vous assure.

C'est une manie de vieil homme. A chaque instant, il se croit épié et se retourne, plein d'inquiétude et de honte, méfiant, même devant moi qui suis plus que son enfant, son compagnon de jeux et de larmes.

Pourtant, je viens de mentir car, c'est vrai, sur ses reins, je regarde les six boutons usés dont la soie crevée laisse voir l'armature terne du carton, comme des yeux éteints. D'une main, il porte un seau d'enfant et de l'autre, une pelle minuscule qu'il tient éloignée de son pantalon. Près de moi, son ombre s'allonge jusqu'aux terres labourées, anguleuse et cocasse, raidie comme celle d'un vieil arbre dont la vie, peu à peu, se retire et je songe tristement que ses vieilles branches grises, percluses, au vent de cette soirée d'automne, ne rendent plus le même son qu'autrefois.

Le jour baisse. Patrick traîne la jambe, glisse sur la terrasse gluante, étend les bras comme pour chercher un appui invisible. Puis, il s'arrête pour reprendre haleine. J'entends sa respiration haletante. Sur sa tempe, une veine saillante bat comme un cœur d'oiseau.

— Je... je vieillis, tu sais, confesse-t-il. Tu te souviens, autrefois, les matins de printemps, quand nous courions jusqu'à Juvisy pour rattraper le train? Maintenant, je ne peux plus. Non. Et puis, cette terre... on dirait qu'elle ne veut pas me quitter.

Il retousse ses basques, s'assied sur une des lèvres de l'ornière, la plus profonde, couverte d'herbe longue et jaunie comme une moustache brûlée et gratte ses chaussures avec sa pelle d'enfant. Un gâteau de feuilles mortes et de boue s'écrase devant lui.

— Assieds-toi, mon vieux.

Je m'accroupis contre lui pour ne pas trop salir mon pardessus neuf. De là, on ne voit plus ni Combloux, ni le cimetière,

rien que ce chemin étoilé d'eau, à peine carrossable, ces deux sillons boueux qu'y ont tracé les voitures des morts et, de loin en loin, une petite fleur violette, humble, toute emmaillotée de feuilles, dont je ne connais pas même le nom. Quand maman venait là, elle disait qu'à chacune des vertus des morts correspondait une de ces fleurs et quand j'étais très petit, Patrick m'y menait souvent pour me montrer que la terre est ronde.

— A ton tour, maintenant.

Il me tend la pelle d'enfant et me regarde avec attention, tout prêt à me donner des conseils. « Il doit venir souvent et, naturellement, il sait très bien s'en servir. » A travers ses cils noirs, son regard brille d'une sorte de joie puérile, comme s'il s'agissait d'un jeu et il me semble qu'une flamme invisible rosit la peau de son visage... Peut-être le soleil, là-bas, vers les longues baraques militaires. Ou bien, malgré cette mort, malgré cette guerre, malgré tout ce que j'ignore encore, sous ce masque durement creusé, le compagnon de mon enfance, le magicien, l'enchanteur, se réveillerait-il parfois, à l'approche de la nuit, comme un sorcier ?

— En route, mon petit...

Tandis que je lui rends la pelle, ses doigts tremblent légèrement. Peut-être devine-t-il mes pensées, car il rougit encore, il a honte. Sur son col de celluloïd, sa *pomme d'Adam* roule dans son cou décharné, comme s'il ravalait des sanglots.

— Tu sais, explique-t-il avec timidité... j'ai l'habitude.

Il se lève et se remet en route, lourdement, comme un automate mal huilé. Il a placé la pelle dans le petit seau et un bruit de métal scande ses pas.

Maintenant la nuit tombe et le vent se lève doucement. Etoilées de boue, les basques de sa jaquette volent de chaque côté de sa silhouette dérisoire, enflées, comme des ailes de corbeau. Déjà un brouillard léger couvre les toits de Combloux. Des bancs de brume montent vers nous, nous couvrent, caressent nos visages de leurs doigts humides et brusquement repartent vers ailleurs. Non, ce vent mouillé ne ressemble pas à celui d'autrefois (ces journées d'hiver, quand, là-bas, vers la droite, je regardais tourner les pales de la turbine aérienne), plus insinuant,

plus triste et comme chargé de plaintes. Il semble venir à la fois de tous les coins de France, comme si tous ceux qui dorment dans les champs avaient entrepris de nous enseigner la mort. « Vous autres, qui en parlez tant, vous ne savez pas ce que c'est. Même quand on a la veine d'une dernière *cagna* de sapin, l'eau vous entre par les yeux et par les oreilles... Sur-tout, le plus dur, c'est qu'on ne sait plus où sont les lignes... » J'ai froid.

— Tu sais, répète Patrick, j'ai l'habitude.

Ses pas hésitent entre cette longue croûte blanche, crayeuse, et les ornières de boue.

— J'y vais souvent. Quand je suis seul, je lui parle. Je lui dis : « Ecoute-moi, Emilienne... pour une fois, tu peux bien m'écouter. J'ai gardé la maison, je n'ai vendu aucun meuble, même ceux que, dans les derniers temps, tu achetais aux enchères et qui, entre nous, ne peuvent guère servir à grand'chose. J'ai réglé toutes les dettes de l'*Institut*, jusqu'aux dernières factures du boulanger. J'ai payé les impôts... Et, hier soir, j'ai fait mon compte : il ne me reste qu'une bouchée de pain... »

Il s'arrête. D'une poche de son pantalon, il tire un cache-col blanc qu'il enroule plusieurs fois autour de son cou. Puis, il tousse, comme pour s'excuser, une toux rauque, qui râcle sa gorge, gonfle démesurément sa poitrine, le force à se pencher vers la terre. Derrière lui, immobile, j'attends qu'il se remette en marche.

— J'ai rompu avec Angèle, continue Patrick. Oui, d'ailleurs, elle m'avait chassé comme un chien... Enfin, je ne regrette rien, je le jure.

Du revers de sa main, il essuie les gouttes de sueur qui mouillent son front. Sur le sol, l'ombre de la petite pelle, au-dessus de sa tête, ressemble à une coiffure de sauvage.

— Il fait chaud, dit-il; cette sacrée terre recommence : mes pieds sont lourds comme des boulets. Tu entends, Malorie?

— Oui, mon oncle, je vous entends.

Le vent souffle plus violemment et le brouillard épaissit. A deux mètres devant moi, la silhouette de Patrick s'estompe.

— Eh bien, un jour, reprend le vieil homme, j'ai compris qu'elle me pardonnait... Tiens, c'était il y a deux mois, un lundi soir, le jour de sa fête...

De nouveau, l'ombre se balance entre les ornières, au-dessus des hautes herbes humides, comme une vieille coque par gros temps. Alors, je songe qu'étant enfant, bien que le pauvre homme n'ait jamais voyagé beaucoup plus loin que jusqu'à son bureau du Ministère, à cause de cette démarche vacillante, incertaine, je le comparais parfois aux marins de mes livres d'image, l'appelant « le capitaine ». Et avec la précision hallucinée d'un rêve, je nous revois, certains jours de Septembre, traversant la plaine de Chantecroix, écrasant lourdement les éteules. Oui, malgré sa vie sédentaire, ses manies ridicules et tout l'appareil compliqué de ses habitudes, c'était bien un marin. « Cette façon, parfois, qu'il avait de dire : demain, nous partirons. »

Brusquement, il se tourne à demi vers moi. Son long nez goutte. Il relève le col de sa jaquette.

— M'entends-tu?

Comme au collège, interrogé par surprise, je répète au hasard les derniers mots.

— Oui, le jour de sa fête... Elle vous pardonnait.

— C'est bien cela, Malorie, elle me pardonnait, répète Patrick avant de poursuivre sa route. Seulement, j'ai peur de son indulgence... ou de son remords. Tu connaissais bien ta tante, n'est-ce pas? Elle me traitait plutôt durement pendant sa vie... oh! par amour, bien entendu.

Il se tait. On n'entend que le sifflement du vent et le bruit sourd de nos pas sur la terre gluante. A mesure que nous avançons, des semelles de boue se forment sous les bottines de Patrick qui semble grandir encore. Peu à peu, son cache-col se desserre, s'allonge, forme autour du cou, sur ses épaules, comme un énorme collier de chien. J'imagine que là-haut, derrière les nuages, une main invisible le tient en laisse et le secoue rudement, de temps en temps, pour qu'il s'arrête.

— Tu me comprends, mon garçon?

— Oui, mon oncle, je vous comprends.

Je l'entends à peine. Le vent couche l'herbe humide, jette vers nous, venues du « parc », des brindilles de bois mort.

— Moi aussi, tu me connais... Tu te souviens de notre dernier voyage à *La Grange*, avant la guerre et de la nuit du quatorze juillet? Et j'imagine que le jour de l'enterrement, dans la voiture, tu n'avais pas tes yeux dans ta poche, n'est-ce pas?

— Non, mon oncle, bien sûr... seulement...

— Misérable...

D'une main tremblante, il agite le seau d'enfant comme une crécelle. Puis, il garde longtemps le silence. La route me paraît longue. Il fait de plus en plus froid. Enfin, d'une voix basse et brusque que je comprends avec peine, Patrick parle. Le vent hache ses paroles.

— Ecoute, avant que nous n'arrivions à la maison, je voudrais te demander, d'homme à homme, si... toi aussi, tu me pardonnes...

Je ne réponds pas. Des images extraordinaires, précises, passent devant mes yeux : le corbillard qui porte le cercueil de ma tante, l'unique couronne qui se balance aux cahots de ce même chemin de terre, les quatre derniers suivants qui s'égaillent aux carrefours et, derrière moi, dans le coupé, Patrick enlaçant cette jeune fille dont j'ai oublié le nom mais dont je vois parfaitement les yeux coupables et la peau blanche. Puis, le vent chasse ces images, je me retrouve chez Sintonge, l'épiciériste de *La Grange*, le 14 juillet 1914, tandis que mon oncle achète des bougies pour cette nuit folle qu'il s'apprête à passer en compagnie d'Angèle et qu'une voix éloquente murmure derrière nous : « Non, il n'y a pas de danger de guerre pour le moment. »

— M'as-tu entendu? hurle Patrick dans le vent.

Diffuses, déjà les premières lumières de Combloux apparaissent, comme des fanaux à travers la brume. « Jamais, je n'oserai affronter son regard. Vite, il faut répondre. »

— Je vous pardonne, dis-je.

Maintenant nous marchons sur une chaussée de pierres bleues où nos ombres grandissent sans mesure et s'effacent de loin en

loin. Mon oncle secoue ses bottines terreuses puis allonge le pas en balançant son seau. Je le suis avec peine.

— Viens près de moi, maintenant. On nous regarde.

C'est vrai : nous longeons les premières maisons du bourg. La brume épaissit de minute en minute, voile les anciens réverbères où brillent faiblement des ampoules électriques comme les corps d'étranges noyées entre deux eaux. Je frissonne. Enfin, Patrick s'arrête. C'est là. Voici la grille de fer noirâtre surmontée d'une banderole aux lettres dédorées où je devine la vieille enseigne qui résume toute une vie : *Institut Emilienne Jamot* et, au-dessus de nos têtes, cet étrange édifice de verrières et de zinc qui éveille en mon cœur des souvenirs déjà lointains et pourtant si chers.

Avec les mêmes gestes menus qu'autrefois, mon oncle introduit la clé dans la serrure.

Alors, brusquement, derrière nous, une fenêtre s'ouvre sur la brume. Une femme apparaît dans l'embrasure. Elle semble très vieille, ses cheveux blancs volent dans le vent. Elle se penche, crache ostensiblement dans la rue et crie :

— Bonsoir, Jamot.

Puis, d'une voix basse, rauque, grondante, qui semble sortir des profondeurs d'une caverne creusée sous son peignoir :

— Vieil embusqué...

Aussitôt la fenêtre se referme. Mon oncle baisse la tête, pousse le portant de l'épaule. Très vite, nous traversons le jardinet encombré de tuiles brisées, de tuyaux, de tôles rongées de rouille et nous entrons dans cette étrange bâtisse qu'enfant j'appelais : la maison de verre.

J'étais arrivé la veille à Combloux, par un train du soir à peu près vide de banlieusards en cette soirée pluvieuse de Tous-saint. Dans mon compartiment, deux dames encore jeunes sommeillaient, en grand deuil, le front ceint d'une couronne de crêpe blanc qui allongeait leurs visages précocement durcis par la douleur. Pauvres visages : ils semblaient rongés, sous la peau, par une maladie inguérissable et déjà, ils s'affaissaient par pla-

ces, comme des fruits brûlés par un soleil intérieur... L'après-midi, j'avais mangé deux sacs de marrons chauds, achetés aux marchands ambulants et j'avais mal au cœur, comme autrefois, avant guerre, les soirs de grandes fêtes, quand Catie déposait sur mon lit, avec cet air de joyeuse gravité que j'aimais tant, toutes les réserves de bonbons accumulées durant des semaines.

Il faisait très froid. Une buée blanche couvrait les carreaux du compartiment. Parfois, dans la nuit, une voix criait le nom d'une gare. Frottant une vitre du doigt, je m'efforçais de pratiquer une brèche dans ce faux brouillard qui nous cernait de toutes parts, mais je ne découvrais que des ombres. Parfois, une des deux dames se levait brusquement, s'efforçait d'ouvrir la portière. « Merci, Monsieur... Vite... » Une bouffée d'air glacé, un cri de surprise puis, de nouveau le pauvre visage se tournait vers moi avec un sourire déformé, usé, qui ressemblait à une grimace : « Je vous demande pardon : je croyais que nous étions arrivés... »

Comme ce voyage me parut long!... Ce train cahotant — vieux wagons qui avaient sans doute transporté tant de soldats et de moribonds — semblait avancer entre deux abîmes, celui de mon enfance que le temps creusait chaque jour et celui où bon gré, mal gré, dépouillant une fois pour toutes mes souvenirs, il allait falloir demain m'avancer, à tâtons, sans guide, au milieu de cette immense foule de blessés, de profiteurs et de morts.

Tout l'après-midi, j'avais erré dans Paris, cette ville allègre de 1921, joyeuse d'une victoire et sûre d'une longue paix, croisant des visages heureux jusqu'aux bords de cette Seine qui, après tant d'alertes, coulait, aussi paisible, aussi majestueuse qu'autrefois. Vers quatre heures, comme il faisait trop froid et que je me sentais trop seul, j'étais entré dans une église illuminée et chaude, ivre d'encens et de roses. Les vêpres de la Toussaint s'achevaient dans un dernier chant joyeux lorsque, brusquement, des tentures noires tombèrent des voûtes jusqu'aux têtes inclinées. Il y eut un long moment de silence angoissé, des bruits de chaises, quelques chuchotements, une odeur de bête qui semblait plus âpre maintenant que l'orgue se taisait puis une voix d'enfant, frêle et désolée, entonna le

cantique des morts que toute cette foule agenouillée, accroupie, moite, reprit en chœur.

Une heure plus tard, tandis que je me dirigeais vers la gare d'Austerlitz, je croisai de nouveau les mêmes visages mais dans la foule, par une sorte de pressentiment mystérieux, je cherchai les masques de traîtres — toutes ces veuves qui, les lèvres encore humides, s'exerçaient aux mensonges d'un second mariage, ces fiancées dont les larmes se changeraient bientôt en rires, ces camarades, ces compagnons qui s'apprêtaient à boire sur des cercueils, ces marchands qui, déjà, en fixaient le prix — et je songeai que ce flot coulait par les rues pluvieuses de Toussaint comme le pus blanchâtre s'échappe d'une plaie encore mal refermée.

Je n'ai pas revu la « maison de verre » depuis plusieurs mois mais, dès le corridor, je reconnais son odeur d'humidité et de poussière. Il n'y fait pas clair. Seulement, de loin en loin, les fenêtres du rez-de-chaussée découpent des rectangles pâles sur le plancher. On distingue parfaitement les croisées et l'ombre d'un vieux journal qui obstruait autrefois une vitre brisée et qui bat maintenant comme une aile d'oiseau contre les barreaux d'une cage fantastique.

— Marche droit devant toi, dit Patrick. Je campe maintenant dans l'ancien salon de ta tante.

Nous traversons une longue pièce basse que ma tante appelait « le parloir », où les petites filles endimanchées recevaient autrefois leurs parents. Je les vois encore, ombres menues, s'asseoir devant la grande table au tapis vert, sous les tableaux mythologiques, d'un air important et sage... Seulement, il n'y a plus ni table, ni tableaux et la pluie tombe goutte à goutte du plafond sur le plancher déjà pourri où elle forme de larges mares brillantes.

— Eh bien, tu ne reconnais pas ton chemin?

— Si... si.

Patrick se retourne et sourit. Des yeux, il suit les perles d'eau

qui s'écrasent avec un bruit sourd. « Tu vois, rien n'est changé... Oui, la verrière du préau est crevée. On me demande quinze cents francs pour la réparer, alors tu comprends... Je ne les ai pas. »

— Donne-moi la main, mon vieux.

Il m'entraîne vers le « salon », une pièce étroite, attendant à l'ancien bureau d'Emilienne, où il vit depuis la mort de sa femme. Une cheminée de faux marbre occupe presque tout un panneau, encombrée de « bronzes » ridicules et d'une de ces vieilles lampes à pétrole, coiffées d'abat-jour verts, dont se servait autrefois ma tante. Un lit-cage étendu devant la fenêtre qui ouvre sur le jardin, une table d'acajou, un fauteuil Voltaire d'un velours rouge, usé par places, une énorme bibliothèque grillagée, lourdement sculptée, des monceaux de livres, des brochures, des feuilles du Ministère de l'Assistance Publique ou de l'Intendance Militaire, un ou deux appareils photographiques en pièces détachées, voilà l'ameublement de la tanière de cette sorte de grand lièvre efflanqué qui me pousse devant lui.

— Assieds-toi. Je vais allumer la lampe.

Debout près de la cheminée, il règle soigneusement la mèche puis s'agenouille sur le lit, ouvre la fenêtre. Sa jaquette s'enfle soudain, ses cheveux se couchent sur son front. Un nuage de brouillard et de pluie envahit la pièce. On entend nettement le bruit de l'eau sur l'herbe du jardin et dans les gouttières. Vers Juvisy, un sifflet de locomotive déchire la brume. Les volets grincent. Je vois les muscles de Patrick se tendre puis il s'assied, haletant.

— Je ferme toujours les volets, explique-t-il. Tu comprends, il faut se méfier...

Il est trempé. Des gouttes de pluie glissent sur ses joues, sur son nez. Malgré moi, je souris.

— Vous craignez les voleurs, mon oncle?

Il me regarde longuement, puis baisse les yeux.

— Oui, les voleurs et... les autres.

Je vais l'interroger lorsqu'il se baisse et commence à délayer ses chaussures, posément, avec les mêmes gestes qu'autrefois.

— Ne m'en demande pas plus, mon petit... commence-t-il,



## ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

(EXTRAIT DU CATALOGUE)

**ROMANS, NOUVELLES, RÉCITS**

(publiés du 1er juillet au 31 Décembre 1936)

MARCEL AYMÉ. Le Moulin de la sourdine. . . . .	15 fr.
FRANÇOIS BARBEROUSSE. Les Jours aux volets clos	15 »
MARC BERNARD. Rencontres. . . . .	15 »
MARIA BORRÉLY. Les Reculas. . . . .	12 »
ROBERT BOURGET-PAILLERON, Les Clefs de la caisse	15 »
PAUL BRINGUIER. La Défaite du matin . . . . .	15 »
JACQUES DECREST. <i>Les Enquêtes de Monsieur Gilles.</i>	
L'Oiseau Poignard . . . . .	13.50
RAYMOND FAUCHET. 40 sous de bonheur. . . . .	12 »
CLARISSE FRANCILLON. Béatrice et les insectes . .	15 »
ANDRÉ GIDE. Geneviève . . . . .	10 »
RAYMOND GUÉRIN. Zobain . . . . .	15 »
FRANZ HELLENS. Le Magasin aux Poudres. . . . .	20 »
ROBERT HONNERT. Madame Étienne Mettraz . . .	15 »
MAX JACOB. Saint Matorel . . . . .	18 »
PIERRE JEANNERET. Les Esclaves. . . . .	15 »
MARCEL JOUHANDEAU. Le Saladier . . . . .	18 »
PIERRE DE LESCURE. Tendresse inhumaine . . . .	12 »
MADELEINE LEY. Olivia . . . . .	15 »
ROGER MARTIN DU GARD. <i>Les Thibault VII :</i>	
L'Été 1914 :	
Tome I. . . . .	16.50
Tome II . . . . .	16.50
Tome III . . . . .	18 »
CHARLES MAUBAN. Le Beau Navire . . . . .	15 »
HÉLÈNE DE MONTAGNAC. Pieds nus. . . . .	15 »
JACQUES PERRET. Roucou . . . . .	15 »
GEORGES REYER. Le Magasin de Travestis . . . .	15 »
SIMENON. Les Demoiselles de Concarneau . . . .	12 »
— 45° à l'ombre . . . . .	12 »
JACQUES SPITZ. Les Évadés de l'an 4000. . . . .	12 »
JEAN VARIOT. Le Prince de Hombourg . . . . .	15 »
PIERRE VÉRY. Les Trois Claude. . . . .	12 »
NOËL VINDRY. <i>M. Allou, Juge d'Instruction VII. A</i>	
<i>travers les Murailles . . . . .</i>	12 »
LES DIX MEMBRES DU JURY RENAUDOT présentent :	
Neuf et Une, par Marcel Aymé, Germaine Beau-	
mont, Charles Braibant, L.-F. Céline, Louis Francis,	
Philippe Hériat, Armand Lunel, Bernard Nabonne,	
André Obey, François de Roux . . . . .	15 »